



Le chien est un être sensible qui mérite mieux que la hiérarchie

◆ Par le Dr Isabelle Vieira,

DVM, Vétérinaire Comportementaliste DENVF, Certifiée de TCC,
Chargée d'enseignement en éthologie clinique à l'ENVA et VetAgro-sup Lyon

Dans la plupart des cas, l'humain prend un chien dans un but soit d'utilité, soit de compagnie. Le chien est entré dans les familles comme un membre à part entière et il vient de lui être accordé son caractère « d'être sensible » par la loi. A l'opposé, pendant des décennies, il a été répété que le chien devait être dominé et subordonné à l'homme qui était impérativement le chef de meute. Cette notion de hiérarchie homme-chien a fait l'objet de nombreuses recherches en éthologie. Pour les scientifiques, elle serait au mieux un abus d'usage sémantique, au pire un concept dangereux.

À l'occasion du 3^e *Symposium international d'Éthologie vétérinaire*, la rédaction de *Centrale Canine Magazine* a voulu interroger Isabelle Vieira sur les récentes recherches portant sur la hiérarchie entre l'homme et son animal domestique préféré. Vétérinaire Comportementaliste et chargée d'enseignement en éthologie clinique, elle nous dit pourquoi, selon elle, il est urgent de changer notre point de vue sur la relation homme-chien.

Le chien est aujourd'hui l'animal de compagnie le plus proche de l'homme. Il l'accompagne dans bon nombre de ses activités et le suit partout, au travail, en vacances, à l'école, en voiture, à la chasse. Il est aussi amené à intégrer, de façon autonome, le domaine de vie des humains en y restant seul de longues heures, contraint d'être sage du matin au soir, et calme du soir au matin. Il nous est utile en améliorant le bien-être des personnes fragiles ou handicapées. Il se montre un excellent catalyseur des relations sociales. Sa présence dans les familles améliore le développement de l'enfant. Il nous fait du bien. Malgré toutes ces qualités, les exigences humaines vont croissant au fur et à mesure du développement de notre société occidentale, et les caractéristiques émotionnelles et cognitives du chien sont très peu prises en considération. Ainsi, les contraintes urbaines, les accidents divers par morsure, le radicalisme anti-chiens et les décisions législatives follement sécuritaires ont accentué les points de vue éducatifs autoritaires basés sur les concepts de hiérarchie. Pourtant, la convergence des études en éthologie, sociologie, psychologie et neuro-physiologie devrait nous redonner un certain sens

commun sur les notions de perception et de cognition chez le chien, sur le point de vue de l'animal face à notre monde et notre environnement. Le chien a été trop longtemps considéré comme un loup apprivoisé, incluant la notion de meute, de hiérarchie, et de prérogatives. La réalité scientifique est toute autre, et démontre qu'il faut se méfier des transpositions aveugles.

CE QUE LE CHIEN PERÇOIT ET COMPREND DE NOTRE MONDE

Le chien n'a pas les mêmes capacités perceptives et cognitives que l'humain. Il naît sourd et aveugle. Il découvre son environnement vers l'âge de trois semaines. Il voit les choses bouger, il entend des bruits divers, il aperçoit l'homme qui vient lui donner à manger et le toucher, il sent des odeurs qui caractérisent des situations variées. Il met en mémoire toutes ces données de l'environnement. Il appréhende le monde humain à sa manière, qui est bien différente de la nôtre.

À ce moment, aucun chiot n'a envie d'agresser un humain, mais aucun chiot ne sait si l'humain sera un individu bienveillant pour lui. Le monde humain n'est pas pertinent pour le chien. Le chien va apprendre progressivement, par association, à se méfier ou à faire confiance.

À l'état naturel, il ne vit pas dans une meute structurée dans laquelle



Le chien ne fonctionne pas forcément en meute hiérarchisée.



© SCS L'idée selon laquelle le chien testerait ses maîtres en tentant d'acquiescer un statut de dominant est une idée aussi très répandue.

il y aurait des prérogatives à priori pour certains individus. Les éthologues ont montré que le chien, à l'état féral, c'est-à-dire retourné à l'état sauvage, est très peu organisé. Il ne vit que rarement en groupe et l'on observe plutôt des chiens par paires ou seuls. Ils se montrent peu en compétition et font plutôt état d'une coopération ou simplement d'interactions ludiques et de relations amicales. C'est pourquoi, dans le milieu humain, il n'existe aucune bonne raison pour parler de prérogatives de dominant.

De récentes thèses de recherche ont montré que les chiens qui dorment dans le lit des humains montrent moins d'agression envers ces humains que les chiens vivant avec une moindre proximité de leur maîtres. Quand le chien s'installe dans le lit ou le canapé, il n'a pas d'intention d'acquiescer un statut particulier et encore moins de montrer une quelconque dominance. Ce terme est utilisé un peu partout de façon abusive pour exprimer un caractère affirmé, un statut de chef, une étiquette sociale. En fait, ce concept désigne, en éthologie, l'individu gagnant à l'issue d'un conflit entre deux protagonistes. Utiliser continuellement le terme de « dominant » pour désigner un chien qui grogne, qui chevauche ses maîtres, qui lève la patte dans la maison, qui réclame de la nourriture, qui accueille les invités et saute sur les gens, ou qui se couche dans le passage, ou apporte ses jouets, relève d'habitudes de penser inopérantes et archaïques.

Pour comprendre ce que le chien perçoit et exprime en grognant, il faut analyser ses émotions et revenir aux définitions scientifiques des termes. L'agression est un comportement adaptatif qui vise à éloigner un danger et à s'en protéger. Elle n'a jamais pour but de

blessier, de faire mal, ou de se venger ou vouloir dominer. Il existe plusieurs façons de se distancer d'un danger, s'aplatir et s'immobiliser (faire le mort), s'enfuir ou affronter le danger par un conflit dont l'issue est incertaine. Si l'animal ne peut pas ou ne veut pas fuir (la sélection raciale et individuelle est déterminante dans les prises de risques), il va agresser le danger. Afin de ne pas dépenser plus d'énergie que nécessaire, l'agression démarre par des signaux d'intimidation (grognement, babines retroussées, poil hérissé, attitude raide). Si le danger persiste ou se rapproche, l'acte de morsure devient la seule solution. C'est pourquoi, quand un chien reçoit une sanction verbale (le maître crie) et qu'il grogne, c'est pour exprimer sa peur car son maître lui apparaît alors comme menaçant donc dangereux, sans qu'il y ait un espace de fuite suffisant. Si le grognement est sanctionné, le chien a encore plus l'impression que son maître est un élément dangereux, et d'autre part, il va passer à la morsure car il apprend que le grognement n'est pas suffisant pour faire fuir le danger.

Ainsi plus le maître voudra avoir le dessus, plus le chien va devenir agressif. Vouloir être plus ferme et plus autoritaire pour montrer au chien qu'il ne doit pas grogner, et que c'est l'humain le chef, relève simplement d'un contresens éthologique et d'un acte de maltraitance, qui ne tient pas compte de l'état émotionnel du chien et de son répertoire comportemental. L'agressivité s'apprend par accumulation d'interactions conflictuelles ou vécues comme telles. Ce cercle vicieux a généré, depuis des décennies, de nombreuses morsures avec une mauvaise compréhension de leurs causes et leurs conséquences émotionnelles.

Favoriser l'éducation positive de cet être sensible.



© SCC

CE QUE LE CHIEN CONSTRUIT AVEC L'HOMME

En réalité, le chien n'a aucune envie d'entrer en conflit avec son maître et encore moins de le dominer. L'idée reçue selon laquelle le chien « testerait » ses maîtres en tentant d'acquiescer un statut de dominant par différentes actions, est une idée fautive très répandue. Le chien explore les lieux et apprend son nouvel environnement. Il associe les situations, les espaces, les actions de chacun, les événements qui prennent un sens en fonction des liens qui les relient. L'humain devient un individu à explorer, dont il découvre chaque jour sa bienveillance ou sa malveillance. Il construit une relation de bonne ou de mauvaise qualité. À l'arrivée dans son foyer d'adoption, le chien doit construire une relation avec son humain de compagnie.

Même s'il est domestiqué, le chien est proche de l'humain à l'échelle de la phylogénèse, mais l'ontogénèse est déterminante pour la qualité de sa relation à l'homme. Chaque interaction est signifiante et l'ensemble des interactions définit la relation. Cette relation est changeante à tout instant, et se modifie à chaque interaction. Les chercheurs ont mis en évidence une relation entre la nature des interactions (positives ou négatives) et l'équilibre émotionnel du chien,

ainsi qu'entre les émotions et les capacités de mémorisation et d'évaluations des choses.

Cette complexité du lien homme-chien commence à être de plus en plus étudiée et questionnée. En fonction du tempérament, le chien présente des facultés adaptatives variées. S'il est assertif, sensible et de tendance très réactive, les interactions négatives (sanctions) en provenance du maître auront pour effet de générer de l'agressivité (auto-défense) et une perte de confiance du chien en l'humain. À l'inverse, si le chien se montre timide, réservé et résigné, les interactions négatives auront pour effet de construire un chien très soumis qui donnera l'impression d'être obéissant, mais dont la qualité de vie sera très mauvaise.

Le chien construit avec son maître un capital-confiance qui se caractérise par une plasticité et une fragilité caractéristiques de ce type de lien entre deux espèces différentes. A tout moment il est possible de reconstruire de la confiance quand la méfiance s'est installée. Chez certains chiens très émotifs, cela peut prendre du temps. C'est pourquoi il est fortement conseillé de bannir les interactions négatives surtout dans le jeune âge, en période de développement.

POURQUOI LA PUNITION EST-ELLE CONTRE-PRODUCTIVE ?

Les interactions négatives se caractérisent par leur finalité punitive. Lorsque le chien a mal agi, il faudrait le sanctionner « pour lui faire comprendre ». Le problème fondamental de l'éducation est que l'homme a du mal à appréhender ce que le chien comprend. Son action sur le chien est empreinte du plus élémentaire des anthropomorphismes en imaginant que la sanction permet de faire comprendre au chien que ses actions sont mauvaises. En réalité, si notre monde humain est basé sur une organisation sociale complexe, dans laquelle les concepts de justice et de morale font figure de piliers, il n'en est rien pour le chien.

Dans le monde du chien, il n'existe pas de bons et mauvais comportements. Aucun comportement ne mérite punition. C'est le meilleur

qui gagne. Or sanctionner un chien, se résume à l'agresser. Que le chien se rebiffe ou se soumette, il s'agit d'une interaction négative. Dans tous les cas, l'interaction doit être considérée comme aversive et contribue à détruire la qualité du lien entre les deux protagonistes. Lorsque le chien fait une « bêtise », si le maître le sanctionne régulièrement, même sur le fait, le chien finit par ranger le maître dans la catégorie des agresseurs, et cela détruit la confiance qu'il lui fait *a priori*. Le tort est de croire qu'en le punissant, cela va lui « faire comprendre » que c'est mal. Le chien n'associe pas ses actes aux punitions qui sont censées le décourager de recommencer, mais associe la situation et les acteurs présents à une stimulation désagréable. Ensuite, il généralise et finit par ranger son maître voire tous les humains dans la catégorie des « choses désagréables ». Il doute de sa bienveillance et de ses bonnes intentions.

3^{ème} SYMPOSIUM INTERNATIONAL D'ÉTHOLOGIE VÉTÉRINAIRE

SÉLECTION ET COMPORTEMENTS
QUELLES INFLUENCES?
QUELLES CONSÉQUENCES?



SEEVAD

Société Européenne d'Éthologie Vétérinaire des Animaux Domestiques

Du 27 au 29 Novembre
2015

PARIS

Institut Mutualiste Montsouris



Inscriptions: www.seevad.fr
Contact: seevad2015@gmail.com

Lorsque le chien tire en laisse et aboie en apercevant un congénère sur le trottoir, si le maître envoie une saccade sur la laisse et donc sur le collier, le chien associe cette sensation désagréable au congénère dans son champ de vision. Les autres chiens seront ensuite perçus toujours comme des dangers. Ce qui va augmenter ses réactions émotionnelles à chaque rencontre, et ainsi de suite, le chien va devenir de plus en plus agressif avec les autres chiens. Lorsque le chien fait pipi dans la maison et reçoit une sanction, il ne peut pas comprendre que c'est le lieu du pipi qui est mauvais. Il ne peut qu'associer son maître à une sanction quand il élimine. Ce qui génère ensuite des chiens qui font pipi très loin des maîtres, ne font rien en promenade en laisse à côté du maître, ou ingèrent leurs déjections pour échapper à la punition. Lorsqu'un chien ne revient pas au rappel parce qu'une perdrix a retenu son attention, et qu'il est sanctionné en revenant trop tard, il ne peut comprendre qu'en revenant plus tôt, il aurait été récompensé. Il associe simplement son retour à la sanction, ce qui ne peut pas améliorer ses performances de rappel.

Les exemples sont nombreux où l'humain agresse le chien « pour lui faire comprendre » qu'il doit obéir et qu'il n'est pas le chef. Si le chien subit ces méthodes avec résignation, l'efficacité n'a d'égal que la souffrance émotionnelle et on sous-estime trop souvent la piètre qualité de vie de ces chiens. Si le chien refuse de subir ces méthodes et n'accepte pas que son maître soit « le père-fouettard », il développe des agressions dans un nombre croissant de situations et sera étiqueté à tort de « dominant ». Si les réactions humaines sont alors d'être plus ferme encore, comme on le lit trop souvent sans les

manuels de dressage, l'accident de morsure grave ne tarde pas à arriver. On connaît la suite... où le chien finit sous la seringue de l'euthanasie, par la bêtise humaine qui n'aura pas su lire, comprendre et respecter l'expression de ses émotions.

Par ailleurs, il a été démontré que la non connaissance a priori des conséquences d'une action est fortement anxiogène. Pratiquer une éducation par la punition, c'est pratiquer une éducation corrective. En d'autres termes, dire au chien « fais ce que tu veux, je te dirai après si c'est une bêtise », c'est la meilleure façon de multiplier les interactions négatives et conflictuelles. On laisse le chien faire des erreurs que l'on corrige ensuite. Lorsque l'humain transgresse une règle, il le sait à l'avance et il sait en général combien il encourt. Il prend donc le risque de mal faire en connaissance de cause. La punition est donc juste car prévisible. Concernant le chien, il ne sait pas à l'avance, en allant creuser dans une plante verte ou en montant sur le canapé, s'il va attirer les foudres du maître. La punition est donc toujours vécue comme injuste. Elle est donc contre-productive à deux titres, d'une part par ses conséquences désastreuses sur la relation du chien au maître, et d'autre part par ses aspects incompréhensibles et anxiogènes pour le chien.

À l'inverse, lorsque le maître adopte une attitude plutôt directive que corrective, il anticipe les « bêtises » et guide son chien vers les bonnes actions qu'il récompense. C'est dans ce statut de leader et de coach bienveillant qu'il construit une relation de qualité.

L'éducation positive, qui bannit toute forme de hiérarchie, de soumission, de subordination et prend en considération les états émotionnels des chiens commence heureusement à être reconnue en France et de nombreux professionnels en ont fait leur cheval de bataille pour diffuser des bonnes pratiques éthiques et respectueuses du vivant.

On ne redira jamais assez combien les expériences négatives et l'accumulation d'émotions négatives est désastreuse et détériore durablement le capital-confiance que le chien a en l'homme.

Le chien est un animal sensible, intelligent et doté d'une grande capacité à associer les événements. Il n'a aucune construction hiérarchique dans sa tête en pénétrant dans un groupe humain. Il entre dans une famille sans savoir si elle va lui apporter confiance et sécurité ou méfiance et anxiété. Il revient à l'humain de regarder son chien, de le considérer et de l'estimer pour ce qu'il est, et de construire une relation de qualité. ■



Éviter l'anthropomorphisme.